

Samuel Collardey conjugue merveilleusement observation documentaire et mise en récit dans une fiction tournée chez les Inuits du Groenland

UN VILLAGE SOUS TENSION



Le jeune instituteur danois Anders Hvidegaard va mettre du temps pour apprivoiser la petite communauté inuite.
FRENETIC FILMS

OLIVIER WYSER

«**Une Année polaire**» ► Pour Anders, fier gaillard danois de 29 ans, la désillusion est brutale après quelques semaines dans le hameau de Tiniteqilaq, 80 habitants, au Groenland. Il pensait partir à l'aventure pour son premier poste d'instituteur, mais se retrouve isolé et méprisé par les Inuits, qui n'ont que faire de l'enseignement du colon danois. Turbulents, les enfants préfèrent aller chasser le phoque ou pêcher le narval... Anders va devoir ravalier ses certitudes pour apprivoiser cette communauté.

Avec *Une Année polaire*, Samuel Collardey signe un film très maîtrisé, humble et sensible, mais aussi spectaculaire, qui navigue à la frontière du documentaire. Le réalisateur français montre la vie presque impossible dans ce coin reculé, tout en sublimant des paysages sauvages à couper le souffle. Rencontre.

A priori, vous n'avez aucun lien avec le Danemark ni avec les Inuits du Groenland. D'où vous est venue l'envie de faire ce film?

Samuel Collardey: Mes premiers films parlaient du Jura, ma région d'origine. J'avais envie de retrouver cette atmosphère: un milieu rural, isolé et enneigé. Ma coscénariste Catherine Paillé était très attirée par le Groenland et j'ai fait un premier voyage là-bas, sur une intuition. Sans rien y connaître, j'ai choisi la côte Est, la plus sauvage et la moins peuplée avec 2000 habitants. J'ai atterri à Tiniteqilaq et j'y ai passé

du temps. Je suis parti à la chasse et à la pêche. Après plusieurs mois, j'ai appris que l'institutrice danoise quittait son poste et c'est de là qu'est venue l'idée de baser le récit sur l'arrivée du nouveau prof, fraîchement débarqué de Copenhague.

Le jeune instituteur a des préjugés sur les Inuits: ils seraient alcooliques et abandonneraient leurs enfants. Aviez-vous aussi certains clichés en tête en arrivant sur place?

Les Inuits mangent du phoque midi et soir, c'est vrai. Parce que c'est gratuit et que la nourriture importée est trop chère. De nombreuses familles vivent avec ce que leur offre la nature. Les jeunes générations perdent

petit à petit le contact avec ces traditions car on les oblige à aller à l'école. Ce qui d'un côté est une bonne chose. Les meilleurs élèves peuvent espérer apprendre l'anglais et tirer des revenus du tourisme. Les autres n'ont pratiquement aucune perspectives. D'où une forte propension à l'alcoolisme et un taux de suicide très élevé. Et le film n'exagère pas non plus la rudesse de l'existence au Groenland. Nous avons connu des températures de -30 degrés. Les conditions de vie étaient spartiates, nous étions très isolés.

Quel est le climat social?

Disons que c'est une colonie «douce», par rapport à ce que peuvent vivre

les Inuits du Canada. Reste que tous les postes à responsabilité au Groenland sont occupés par des Danois. A l'aéroport, les Inuits portent les bagages... La cohabitation se passe bien en général, mais le ton monte très vite.

Les jeunes rêvent-ils de quitter leurs terres?

Ils sont très attirés par le monde extérieur. Peut-être qu'ils apprennent à chasser le phoque avec leur grand-père, mais en même temps ils ont un smartphone dernier cri dans leur anorak. Les jeunes là-bas sont très connectés et veulent voir le monde. Comme quoi les clichés ne sont qu'à moitié vrais. LA LIBERTÉ

RACONTER LE GROENLAND

Samuel Collardey pratique un cinéma aux frontières du documentaire et de la fiction. Après *L'Apprenti* (2008) et *Tempête* (2016), déjà fortement ancrés dans leurs contextes rural et maritime, le réalisateur français choisit cette fois un village groenlandais et ses habitants, dont il s'inspire pour développer son scénario. «J'ai envie de me baser sur ce que m'offre le réel, et en même temps, il n'est parfois pas satisfaisant.» Troublant de vérité, ce long métrage tire ainsi profit de sa matière première documentaire sans oublier les ficelles de la fiction.

Le cinéaste a d'abord passé un an sur place, prenant des notes, sans caméra. Les actions des personnages sont donc à la fois documentées et conduites par une dramaturgie qui les met habilement sous tension. *Une Année polaire* opère ainsi une fusion entre les deux genres, l'un et l'autre se sublimant mutuellement. Le dispositif confère notamment au récit un caractère ethnographique, dans des scènes hors du temps où les protagonistes se trans-

mettent les savoirs ancestraux de la chasse, du dépeçage des phoques ou diverses techniques de déplacement sur la neige. Et au moment des repas, indépendamment de la trame narrative, les liens entre générations apparaissent comme essentiels.

Hormis l'évolution des rapports entre l'instituteur danois et les Groenlandais, *Une Année polaire* nous convie également à un face-à-face captivant entre les humains et les forces incommensurables de la nature. S'élevant au-delà des problématiques individuelles, le voyage périlleux dans lequel va s'engager Anders – avec entre autres son élève Asser – permet aux personnages de dépasser leurs limites, tout en mettant en perspective leur existence. Outre la découverte d'une culture méconnue, l'adaptation à cet univers hostile devient un des thèmes majeurs du film. Ces différents niveaux de lecture en font une fresque envoûtante sur un village et une population aux aspirations multiples. ADRIEN KUENZY